



L'ange aux ailes brisées

Elle courait, Emma. Tout le temps, à bout de souffle, douée mais sans la ramener. Hélas, les crocs d'un molosse ont broyé sa jambe, elle est devenue la boiteuse. La descendante de harkis a connu à son tour l'humiliation, le gâchis. Maryline Desbiolles, flamboyante, en colère, raconte ce destin fracassé, victime collatérale d'une l'Histoire mal soldée.

C'est qu'elle courait, Emma. Emma Fulconis, la fille du garagiste. « Toujours on l'a connue qui courait, [...] elle ne pouvait circuler qu'à toute allure, qu'elle ne pouvait faire autrement que débouler » dans les sentiers et la brousaille autour de L'Escarène, dans l'arrière-pays niçois. Elle courait à n'importe quelle occasion. Elle courait de plus en plus : « Elle se mit à s'entraîner. Je vais m'entraîner, elle disait. »

Alors forcément, au village, on la surnommait « l'athlète ». Alors forcément, « athlète ou zèbre » (fallait voir sa manière bizarre de s'habiller), elle s'est inscrite dans un club d'athlétisme, deux entraînements par semaine. Oh, pas pour la performance, pas pour être



Maryline Desbiolles. Photo Philippe Matsas

meilleure que les autres. Simplement pour le plaisir, de tout son cœur : « elle ne courait pas relativement, mais absolument. »

Tout le monde au village savait qu'elle courrait. Mais, si elle ne se cache pas pour cou-

rir, « elle court en douce ». À l'écart, sans la ramener. Elle ne dérange pas les gens qu'elle croise. Et c'est réciproque. Jusqu'à ce qu'elle tombe une fois, puis deux, sur le fils Goiran, Stéphane Goiran, il a fait un stage au garage « où il s'est

montré parfaitement inapte et de mauvaise volonté. » Quelque chose d'impalpable se produit, « il n'y a pas d'embarras entre eux ni d'attirance, mais chacun trouve d'emblée la bonne place. »

Ils se revoient encore. Et encore. Et un jour, Stéphane, d'un simple SMS, finit par l'inviter chez lui. Emma arrive, sonne, c'est ouvert, « elle pousse la porte, elle a le temps d'entendre Stéphane dévaler l'escalier qui mène à sa chambre, avant que l'aboiement du chien et sa gueule énorme emplissent tout son champ d'écoute et de vision, avant que le chien se jette sur elle. » Et ne la lâche plus, les crocs dans sa jambe, la fibula d'Emma, l'os appelé aussi agrafe ou péroné qui longe la face externe du tibia, est broyée.

Les blessures de la guerre d'Algérie, le drame des harkis

Sale fracture. Mauvaise prise en charge. Complications. Nécrose. On sauve la jambe in extremis. Un désastre, malgré tout. Elle restera trois mois à l'hôpital, les souffrances seront atroces, puis des semaines en centre de rééducation. Les douleurs ne cesseront plus jamais.

Emma a survécu mais elle est devenue la boiteuse. On s'arrange de ça. Mais Emma voudrait savoir, comprendre pourquoi le père de Stéphane n'a pas retenu son molosse, elle l'a entendu dire : « Mon chien n'aime pas les Arabes. »

Car, ici, on a francisé les noms pour s'intégrer. Emma est petite-fille de harkis, et les blessures de la guerre d'Algérie n'ont besoin que d'une étincelle pour se rouvrir.

C'est une colère, une rage, le besoin de rendre justice, qui rend (l'écriture de) Maryline Desbiolles somptueuse, flamboyante, parfois tendre, parfois au scalpel car, oui, d'une précision chirurgicale. Elle raconte le drame individuel de l'adolescente, métaphore terrible de la tragédie collective. Comme Emma est restée éclopée, l'Histoire, celle des harkis, des camps, des humiliations, de la mise au ban, est restée claudicante, inaboutie, gâchée pour tout dire.

Un récit porté par un de ces souffles, une âpreté, ah le bel hommage aux ailes de vent d'Emma, elle l'aimait, le vent. « Souvent elle se cabrait, mais au vent elle consentait. »

● Jacques Lindecker

L'Agrafe, Maryline Desbiolles, Sabine Wespieser, 152 pages, 18 €